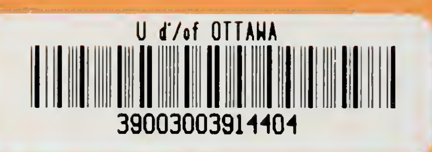
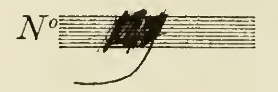

U d'/of OTTAWA
39003003914404



IL A ÉTÉ TIRÉ :

12 exemplaires sur papier de Chine (1 à 12);

200 exemplaires sur papier des Vosges à la cuve (13 à 212).



ANDRÉ FONTAINAS



NUITS D'ÉPIPHANIES



PARIS
ÉDITION DU « MERCVRE DE FRANCE »
15, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN

MDCCCXCIV

LES DIVISIONS DU POËME

LE BOIS FRISSONNE AU CRÉPUSCULE

L'ENTRÉE DANS LA FORÊT

Sous les hauts frênes et les hêtres de la forêt
Dans les brumes du crépuscule
Les frôleuses lueurs de la lune
Se glissent pâles jusqu'aux rochers de la vallée
Et s'opalisent aux feuillages violets.
Les trois grands Cavaliers venus vers la forêt
Par la rieuse allée
Dont la pelouse éclate en fleurs dans la vallée
N'ont pu voir aux frôleuses lueurs de la lune
Sous les brumes du crépuscule
Leur route de gaîté qui soudain disparaît
Entre les herbes obscures de la forêt.
Parmi le glacial effarement de l'heure
Et pour l'angoisse de leur marche dans la nuit
Les broussailles s'épeurent,
Les feuilles aux arbres ont frémi.
Les Cavaliers dans la forêt

Savaient-ils le ravin qui dévale au lac d'ombre
D'où l'on a vu des nuits de stygiennes ombres
Surgir au lac blêmi de pâleurs de suaires ?
Malgré la ronce et les épines dont s'encombre
Le ravin qui s'éboule au lac des ossuaires,
Egarés en la nuit des taillis qui s'éplorent
Au lac sombre ignoré d'où s'élèvent les ombres
Dans la pâleur de leurs suaires,
Si les trois Cavaliers entrés dans la forêt
Pour fuir l'été brûlant sur les landes encore
Ont foulé le ravin que des ronces encombrent
Jusqu'où brusque il s'éboule au lac des ossuaires,
A leur tour spectres tels que ces ombres errantes
Qui déjà le hantaient, ils font le lac blafard
Et les feuillages frissonner d'épouvante
Pour leur sursaut nocturne à travers le brouillard.

LE FIFRE

Descendant des collines vers la vallée
Des collines stériles et nues
Ils suivaient lentement les sentes inconnues
Vers la vallée et vers la forêt de nos frênes,
Et tant les hymnes à l'horizon s'envolaient
De mon fifre chanteur amène
Que se cabraient les chevaux vifs de leur escorte
Et que moqueurs les jeunes guerriers de là-bas
Venus d'outre les monts où la joie est si forte
Que la gaîté du fifre ils ne la sentent pas
L'appelaient dédaigneux ! gaîté d'une âme morte.
Survenus de ces collines d'où l'on voit
Monter vers la gloire des pourpres vespérales
En la splendeur des mers leur île d'hyacinthe,
Ce sont des rois dont les tempes étaient ceintes
D'une guirlande des clartés triomphales
Et qui faisaient vers nous le geste de l'espoir.

Ils s'en venaient parmi le soir
Des délices laissées en leur île sainte
Vers nos champs de tristesse et vers nos cités mortes
Et seuls, congédiant leurs bruyantes escortes,
Ils entrèrent sous la lourde forêt des frênes
Par les sentiers où les sons de mon fifre amène
Charmaient les roses nouvelles
Et les iris qui rient au bord des précipices.
Leurs doigts cueillent des fleurs qui soudain se flétrissent
Mais n'ayant pas compris ce présage mortel
Les trois Rois seuls sans leur tumultueuse escorte
S'en sont venus vers nous sous la forêt où tels
A présent dans la nuit que des spectres surgissent
Leurs formes effarer la torpeur des eaux mortes.

LE TAMBOUR

On ne sait d'où venus ces rois et leurs cohortes
Foulaient le sol de nos cités et nos chemins
Chevauchant armurés, et la lance ou le glaive
Que leurs poings de guerriers serraient d'étreintes fortes
Propageait en lueurs l'effroi d'un lendemain
Sinistre ! et mon tambour, dont le fracas soulève
Le peuple à toute gloire et suscite en ses mains
La rouille de l'épieu qui vaut l'éclair du glaive,
Glace alors tout l'orgueil des rois, et leur escorte
Mon seul grondement sourd suffit à l'arrêter.
Soudain et pour l'émoi que le tambour élève
Les chevaucheurs ont congédié leurs cohortes
Qui par-delà les monts ont paru se hâter.
Peuple, veillons : les royautés sont mortes
Sans doute et gisent au fond du lac dans nos bois;
Quelque jour les guerriers voudront venger leurs rois,
Ils accourront nombreux au seuil de nos chemins,

Mais la ruse fut bonne et l'embûche était sûre
Où leurs rois ont péri sans lutte et sans blessure
Eux-mêmes s'étant pris aux pièges des chemins,
Et leur sang répandu n'a pas souillé nos mains.

LES VIERGES SE MIRENT DANS LES MIROIRS

I

A nos fenêtres, à nos miroirs
Le soleil agonise en baisers de lumière
Et là-bas l'orbe large embrase la clairière
De la forêt obscure vers la Ville et vers la Mer.
Déjà d'étranges visions ce soir
Glissent pâles aux vitraux lourds de nos fenêtres
Et se meurent en l'or de nos miroirs.
Chevauchées
Vers quelle destinée ? ô Rois ! et quels espoirs
Vous guident par la nuit vers nos ternes miroirs
Où les éclairs de vos cimiers se meurent ?
Hélas, c'est l'heure
En la méchanceté nocturne des forêts
De l'angoisse éperdue et d'embûches cachées.
En nos fenêtres, en nos miroirs

O chevaucheurs hautains ! vos spectres ont passé,
Mais vers les halliers noirs sous les frênes, les hêtres
Les chênes des forêts taciturnes de soir
En vain de nos fenêtres
Vers vous que nous rêvions les Rois de notre espoir
Nous fîmes au crépuscule un geste d'espoir.
O phantômes de nos miroirs
Phantômes déjà du passé
Nos yeux vous ont guettés sous l'or de nos miroirs
Aux baisers apeurés des mouvantes lumières
Jusqu'au rêve reflété de la clairière
Dans l'or de nos miroirs ou d'antiques fenêtres.

II

A quoi bon me mirer au miroir
Je sais que nul élu ne viendra dès ce soir
Avec un sourire de l'espoir
Me sourire en l'éclat aboli du miroir
Et je veillerai toute exilée d'espoir
Sur la haute terrasse et jusqu'au dernier soir.

Vous n'étiez pas un rêve vide
O vous qui chevauchiez parmi les fleurs lointaines
Vers la promesse de mes lèvres avides :
Je voyais vos chevaux s'abreuver aux fontaines
Où vous cueillîtes sur leurs rivages livides
Des bouquets pâles pour mes seins et mes doigts las.
Hélas qui vous arrête là-bas ?
N'avez-vous nulle pitié de mes peines ?
Pourquoi vous arrêter là-bas,
Même si vos membres étaient las ?

J'ai pour vous disposé des lits moëlleux et frais
Propices aux délices des caresses,
Mais vous n'avez pas eu de souci de mes peines
Et la terre dure autour des rustiques fontaines
Fut l'oreiller choisi de vos lourdes paresses.

A quoi bon me mirer au miroir
Je suis trop seule à me sourire en le miroir
Et mon espérance fut vaine
D'un plus pâle sourire qui m'y sourirait !

Vos formes n'étaient pas d'un mensonger nuage
Qu'un songe seul douait de vie ou d'un visage :
Vous êtes les Chevaliers tard-venus
Que m'annoncèrent dans la fièvre du jeune âge
Les signes certains de magiques présages.
Où donc rester si tard puisqu'il vous faut venir ?
Celle qui vous attend et dont l'âme vous pleure
De votre sourire se leurre,
Et de tant vous attendre elle a peur de mourir.

O ma croisée ouverte sur tous pays de l'horizon
Ne me suis-je abusée à de mauvaises visions,
Dois-je ne croire à nulle survenue ?

Je les ai vus les trois Chevaucheurs étrangers
Et leurs casques dont les cimiers sont surchargés
D'opulents panaches et d'aigrettes
Parmi lesquels s'éploie un vol d'aigle ou d'aiglettes
Vers l'essor fraternel de mes mains étendues !
Toute espérance est-elle perdue,
Et passez-vous votre chemin
En l'incessant mépris de délices futures
Vers les funestes aventures
Qui surgiront aux carrefours de vos chemins
Jusqu'à celle que ne suivra nul lendemain ?

Errez votre chemin,
Je me détourne de la croisée et du miroir
D'où j'avais vu vos faces d'espoir
Sourire vers moi qui vous tendais les deux mains ;
Suivez votre chemin
Jusqu'où vous le clôra quelque sinistre soir
La sûre nuit sans lendemain et sans espoir.

L'ADVERSAIRE

FÊTE NOCTURNE

Au manoir de la Mort éclate une âpre joie.
Sous le portique aux lés d'argent parmi la soie
Sombre d'une tenture épaisse qui s'éploie
Jusqu'au rebord des balustrades,
En sanglots, en rires par saccades
S'étouffent les rumeurs d'une foule confuse.
Un mince jet d'eau silencieusement fuse,
Puis se brise vers les vasques aux fleurs confuses
D'asphodèles en guirlandes aux colonnades
Dont la tige baigne parmi les eaux lourdes.
Un rire ou des paroles lentes et sourdes
Et parfois des rumeurs où vibre seul l'effroi
Ou des espérances étouffées
S'exaltent aux glaçons des claires parois
En le bruissement aigu des hauts trophées
Et des glaives vers la foule plantés droits.

Sur un thrône élevé règne comme une idole
La Maîtresse de la vie
De qui la chevelure comme d'une idole
Faite des ténèbres de la nuit asservie
Se déploie et s'abandonne
Noire sur le blanc mat de sa face d'idole,
Et sous l'étincelant éclat d'une couronne
Surgit songeuse en son apparence d'idole
La Maîtresse de la vie
Droite sur son thrône d'impératrice-idole.

Jusqu'aux larges voûtes de la salle,
Acerbe de frôler les glaives des trophées,
De parmi les rumeurs des gaîtés étouffées
Gronde, parfois rugit la clameur colossale
Qui pluie aux sonores gouttes
S'éparpille en frappant les voûtes
Et s'épand sur les trophées
Et le peuple confus que cette pluie inonde
Joyeux, ivre d'extase à la clameur qui gronde :
Cette sourde clameur est son chant de triomphe.

L'idole impassible et muette
Songe sur son thrône et le visage levé

Poursuit bien au loin de la fête
L'orgueil d'un triomphe rêvé :
Elle voit la forêt et l'embûche
Et les pièges et les leurres nocturnes où trébuche
Quiconque vient contre elle en légat de lumière ;
Elle est la seule lumière
Et la dompteuse de la nuit.
En les rhythmes de la clarté premiêre
Le chœur des astres la suit
Elle la Mort, l'idole et la seule lumière.

Elle règne en la gloire de son thrône
En le triomphe de fêtes qu'elle dédaigne
Elle regarde au miroir où l'image se forme
Des faits d'une aventure lointaine
Et d'une audace sacrilège.
Mais s'étend la forêt propice aux sortilèges
Et sous le ravin d'ombre est une eau qui protège
La puissance seule et hautaine
Que nulle magie n'abandonne
De l'idole qui règne en la gloire de son thrône.
Impassible et muette
Elle a levé la tête

Par un brusque regard aux glaives des trophées :
Ils viendront les trois rois mentis à l'avenir
(Leurs belles âmes que trop d'amour eût étouffées !)
Ils viendront et leur marche en la nuit doit finir
Et leurs glaives enrichiront les hauts trophées.

LE LAC CRÉPUSCULAIRE

Parmi les tiges rivulaires
Le long du lac sous les vapeurs crépusculaires
Voix mystérieuse tu pleures
Vers le bois violé d'embûches et de leurres
Voix de souffrance, de colères
Quel rire, flèche sûre avec son vol qui vibre
Fendit la livide brume qu'elle déchire,
Quel rire aigu outrage la chair de ton angoisse
Voix de douleur, voix d'angoisse ?

Tôt la livide brume s'est refermée
Sur l'hivernale torpeur des arbres et du lac
Et désormais
Nul murmure aux joncs rivulaires et du lac
Et nul frémissement ne court plus l'eau du lac
Où s'installe la solitude désolée ;
Le vent de nul sanglot n'émeut plus la vallée

Sur qui des arbres pèse la brume étalée
Muette et désolée.

O mort frileuse, du grand lac crépusculaire
Que le languide hiver de lourds brouillards submerge
Un prestige de fleurs réjouira la berge
Et peut-être une joie amoureuse très claire
Renaîtra parmi l'or de tous ces longs roseaux
En vive éclosion de lumineux oiseaux
Epris éperduement des corolles nouvelles.
Parfums défunts d'iris, de lys et d'asphodèles
Qui sous les eaux dormez à présent d'un sommeil
Immuable ! ou parfums vous mêlant au soleil
Qui rit en la chanson renaissante des feuilles,
Insidieux parfums du mystère aboli
Vous renaîtrez du calice des fleurs d'oubli,
L'été futur vous mentira d'où tu endeuilles
O voix de cet hiver ! les bois crépusculaires
Lourds d'angoisses, d'embûches et de leurres
Où, voix accusatrice et dolente, tu pleures
Sous l'outrage de l'âpre rire
Qui flèche dans ta chair se rive et te déchire.

L'AUBE NAIT

LE PARC SENTIMENTAL

I

O brises et baisers des brises pour vos lèvres
Palpite en nudités royales la splendeur
Des glayeuls et des lys et s'affine l'odeur
Des verveines sourire en frissons frais et mièvres.

Rubis clairs scintillants montés par nuls orfèvres
S'est offerte vers toi frôleuse la candeur
De quelles tiges ! et tu ris, Enfant Rôdeur
Qui pais en nos jardins le troupeau de tes chèvres.

O pâtre, en la pelouse verte tu t'endors,
Un thyrse ondule vers ton rêve ses bras tors
D'enthousiaste ardeur pour quelque amour antique,

Tu frémis ! et voici des buissons à tes yeux
Nue et ses cheveux blonds ceints du myrte mystique
Se dresser la Vivante au regard radieux.

II

Au souffle lent de l'heure
Frémit à l'aube le parc et les feuillées
Encore peu éveillées
S'étirent d'une nuit brumeuse et d'horreur lourde,
Le parc tressaille au souffle lent de l'heure,
La brise s'éparpille aux feuillages qu'effleure
Le propice frisson du soleil en cette aube
Souriante emmi les feuillées
Eveillées
De leur nuit de torpeur et d'horreur lourde.

Dame douce, vraiment ce n'est plus l'heure
De dormir en l'éveil si frissonnant des choses.
Le parc triste s'éplore et la barrière est close
A tous espoirs vers vous par la sente où les roses
De la calme lumière de votre chère présence
Se sont toutes si bien embaumées

Que d'elles en passant on aspire l'essence
Puisée à l'or de vos sourires
Et qu'elles sont votre sourire
Et votre voix et vos paroles parfumées.
Dame douce, votre clair visage
Ne l'ai-je vu jadis à la barrière close
Et le sourire clair de votre cher visage,
Votre sourire parmi les roses
N'était-ce qu'un mirage
Né du vain songe d'une heure
Qui s'accoudait à la barrière close
Où déçus mes espoirs meurent d'angoisse et pleurent ?

Le parc triste tressaille au souffle lent de l'heure.

Cette voix, ô mon Rêve ! et tant d'autres m'ont dit
Les paroles d'un même mensonge
Que je me suis enfuie aux parcs lointains du Songe
Et j'y suis lasse enfin d'entendre
Cette rumeur d'amour et ces voix toujours tendres
Monter vers Moi parmi les jardins de mon Songe.
O ce ne sont que mensonges
A blêmir l'orgueil pourpre et triste de mes fleurs.

Vous qui m'êtes si douces, si dociles, ô fleurs,
Fleurs du jardin magique et d'éternelles joies,
De vos splendeurs ineffables décloses
A jamais fermez-moi le souci vieux des voies
Terrestres vers ce parc de mes défuntes roses.
Je ne veux vivre ici qu'une parmi vous toutes
Fleur d'une ardente gloire en le mépris des doutes
Epouse-dieudonnée à l'espoir de qui songe
Vers quel parc radieux de songes et de roses
A ravir ta candeur, ô ma corolle éclose,
Pour l'orgueilleux avril d'un éternel mensonge :
Dans quelle extase au soleil jeune irai-je à Lui,
O roses du clair jardin épanoui,
O roses d'orgueil pourpre en mon rêve ébloui !

Le parc triste tressaille de l'aube,
La brise s'éparpille aux frissons des feuillées
Eveillées
De leur nuit de torpeur brumeuse et d'horreur lourde,
Le parc tressaille au souffle lent de l'heure.

LE RÊVE S'ÉVEILLE

Je l'ai suivi marchant sous la forêt nocturne
Le Chevaucheur Royal fier ainsi qu'un Printemps,
O fleurs de son visage et parfums de son rire
Quelle équivoque nuit sous le ciel taciturne
Quel orage a flétri vos tiges, Fleurs et rires
Du Royal Chevaucheur fier ainsi qu'un Printemps ?
Nuit froide et de glaçons lunaires, ô Maligne,
Les sentiers faux du bois s'adoucissent de mousses
Et ta clarté blafarde et pallide désigne
Des collines de gazons aux pentes très-douces
Où la terre s'éboule en un lac d'ossuaires.
Des phantômes, on croit de tragiques vieillards
Se lever sur le lac en de blêmes suaires,
Y traversent très-lents le frisson des brouillards.
O Chevaucheur Royal dont j'ai l'âme affolée,
Mes pas et mes regards t'ont suivi par l'allée
Vers l'embûche qu'à ton destin dressait la Mort,

Mais beau de ton dédain tu domptas le péril,
Le matin jeune aux fleurs du lac te voit renaître
Triste dans le triomphe, oublieux du péril,
Et mon rêve s'éveille à te faire connaître
La Terre d'allégresse où brille le béryl.

O la nuit en le carrefour de ces chemins
Par où fuir enivré de fièvres et d'extases
Vers les embûches de farouches lendemains
Que de fausses lueurs d'astres en fête embrasent ;
Seul, errant par le carrefour de ces chemins
Si mes yeux n'avaient vu de la nuit des broussailles
La lumière du geste net de tes deux mains,
Par quels labyrinthes de meurtres et de batailles,
Héros à jamais sanglant d'une gloire honnie
Aurais-je souillé l'orgueil de mes espoirs d'amour ?
J'ai bu la clarté de ton geste d'amour
Et le philtre de ton regard me calme,
Fée ou Reine des Lys et Lys plutôt que Femme.
Exalté doucement des hontes qu'il renie
Lys parmi de grands lys plus éclatant et calme
Eclôt vierge selon tes yeux mon songe chaste
Aux jardins où fleurit ton âme, Fleur de faste.

Nul ne saura que Toi mon songe et mes espoirs.

La ville aux portes de porphyre,
Entre les arbres dont s'épandent les feuillages
Vers un sol roux gemmé de corolles au rire
Du soleil tendre épris de la ville et des plages
S'étire jusqu'aux berceuses plages de l'île
Du fond de ses jardins le songe de ma ville.

La ville aux pavés de saphyr
Et mon enfance au bord de la mer doucereuse
Et les jeux et les rires et la joie
Et toute l'enfance aventureuse
Sur les dunes de sable où le jour chaud flamboie,
En tes jardins de fleurs revit mon souvenir,
Ville aux pavés de saphir.

En la ville aux palais de topaze
Sous les dais aux franges de brocart
Et toutes les brocatelles,
Mon adolescence a mûri dans l'extase:
En dépit d'un rêve de gloires immortelles
Vers toi je me désole au hazard
O ma ville aux palais de topaze.

Nul ne saura que Toi mon songe et mes espoirs.

O glorioles,
Voici la mer berceuse et les jardins de l'île
Et la ville où les toits fulgurent de corolles
Mon enfance coureuse et mon âme tranquille :
Quelle foi du triomphe en aventures folles
Incendia mon rêve aux visions subtiles
De triomphes et de glorioles ?

La Mer :
Au loin sont d'autres fleurs fleurissant d'autre villes,
Je devine des plages blondes et des îles
D'un mystère plus doux où plus douce est la mer
Et des villes dans des jardins de soleil clair
Plus clair qu'en les jardins radieux de mon île
Bien loin par delà les mers.

Nul ne saura que Toi mon songe et mes espoirs.

Des ajoncs et des hélichryses
La voix sereine des nymphes surprises
En rhythmes d'azur au ciel pur du matin
Montait frôlement de saphyrs et de satins.

O toi qui fus le témoin puéril

De nos jeux lumineux et de nos indolences
Souvent lorsqu'aux fleurs des pêchers sourit Avril,
D'un mirage lointain qu'un rêve doux encense
Ton âme aime en l'inconscience du péril
La chanson folle et les berceuses nonchalances.
Ne laisse pas vers la promesse de beaux rivages
Vers les villes sur le flanc des collines bleues
Qui se mirent en l'or limpide des grands fleuves
T'égarer le désir de plus fiers paysages
Et tant d'espoir aventureux.
Ici la fauve ardeur des touffus hélichryses
Et l'ondoiement lascif des vagues sur les sables
Pour enchanter tes prunelles éprises
Fleuriront nos nudités insaisissables,
Et nos cheveux emmêlés d'algues
Rubis et diamants sous les vagues
Frissonneront au souffle chanteur de la brise.
Ici tout t'aime et toutes nous t'aimons
Et nos rires et nos jeux
Dont résonnent joyeux les plages et les monts
Et les antres et les fontaines
Et nos courses au soleil nu des vastes plaines
Ne veulent que charmer ton esprit orageux.

Pourquoi nos rires et nos jeux
Si ton âme languit, si loin de ces fontaines
Et de nos halliers orageux
Tu veux t'enfuir vers des rives incertaines
Loin de nous et loin de nos jeux ?
Demeure parmi celles qui t'aiment
Ne songe plus à d'aussi folles aventures
Pour l'espoir mauvais de glorioles futures
Pour le vain orgueil d'un triomphal diadème
Ne laissent pas celles qui t'aiment
Et qui ne vivent que par toi.
O notre amant, ô notre roi,
Pour toi nous jouons parmi les vagues,
Pour toi nous mêlons nos chevelures d'algues
Et nos yeux épanouis d'algues
Fleurissent vers toi.
O notre roi,
Nos corps souples vont s'enlaçant en guirlandes
Nos mains vers toi se tressent en guirlandes
Nos tempes sont ceintes
De cytise mol et de fraîche hyacinthe.
O notre amant
Si tu pars, nous mourrons toutes en t'aimant,

Ecoute pleurer les vierges
Dont les regards se fleurissent de tes yeux vierges,
Ecoute se lamenter les vierges :
O notre roi,
Nos corps fougueux, toute notre âme aspire à toi.

Ne brave pas les périls inutiles là-bas
Parmi les hommes durs et les femmes perverses,
Ne t'enfuis pas vers les aventureux combats
Et vers les fortunes adverses.
Notre île parfumée et sonore étincelle
Comme une fleur large en la mer qui l'environne
Parmi le flux qui chante en gerbes d'étincelles
Dont en aigrettes l'écume grêle nous couronne.
Demeure parmi nous,
Toutes les fleurs vers toi, toutes les pierreries
Et les caresses de nos lèvres fleuries
S'épanouissent d'amour et de désirs,
Nos cheveux lourds si tu les veux saisir
D'eux-mêmes s'offriront aux étreintes de tes doigts,
Tu es le maître, tu es l'amant, tu es le roi.
Demeure parmi nous,
Voici vers toi venir les Suppliantes à genoux

Qui t'adorent et qui t'implorent
Et qui mourraient sans la lumière de tes yeux.
Ne va pas vers les horizons sourcilleux
Vers une destinée inconnue
Reste parmi nous, jouis de nos jeux joyeux
L'heure n'est pas venue
De périls à chercher pour une gloire futile
Reste et joue avec nous par les jardins de l'île.

Je suis parti.

Ces nymphes, leurs voix suaves
Bruissent dans l'air comme des brises de caresses,
Et toutes leurs mains suaves
Et leurs sourires clairs me tressent
Des liens de fleurs et des guirlandes de caresses :
O voluptés
Luths d'amour éperdus dans le deuil de la dune
Vers l'éclosion grave et calme de la lune
D'où profluent en perles pâles des clartés
Impérieuses,
Que m'importait encore en les landes d'enfance,
En les cités fallacieuses
Aux pavés de saphyr, aux toits de fleurs ou d'ambre,
Que m'importait les vaines remembrances
Et les promesses de vos lèvres rieuses ?

Trop longtemps j'ai dans l'opprobre de la paresse

Dans la démence de mes rêves de mollesse
Avili la vigueur de mes membres lassés :
Oui ! la Ville fut belle et les heures étaient douces
Dans vos jardins de fleurs ou dans vos dunes rousses
D'où mes yeux sur la mer voyaient l'envol passer
D'ardents oiseaux vers la lumière.
Et je me suis dépris des indolences coutumières
Et des joyaux et de toutes ces fleurs
De l'île sereine et fortunée
Où tout est volupté triomphale et douceurs.
Ton nom, île stérile des faux loisirs
Et des voluptés mort-nées,
Ton nom, jusqu'à ton nom ! est maudit et la voix
De la brise parmi les feuilles de tes bois :
Tu seras la terre ingrate et désolée
De qui le marin se détourne
Et les marbres jonchant le sol de tes vallées
Seront vestiges seuls des cités d'autrefois,
Des cités de splendeurs et des palais d'extase
Aux clairs soleils riant sur les fleurs des jardins
Jadis offrant leurs seuils aux dalles de topazes
Leurs frontons d'or et leurs portiques smaragdins.

Je suis parti.

Des voix étranges
Des voix de la mer calme pâles de leur lointain
Des voix avec du sang de la chair d'un archange
S'adoucissaient en l'aube, et le matin
S'offrait en fête chaste aux rires blonds du ciel ;
Toute cette nuit
Mon rêve avait rêvé vers vous, ô splendeurs fraîches,
Vers vous clartés mélodieuses du ciel,
Aurore de douceur d'où la ténèbre a fui
Par les furtives brèches
Qu'ouvre à la nuit le sourire d'une aube frêle.
Ces voix comme un léger effleurement des ailes
De lointains et de bienveillants archanges,
Ces voix et la pâleur des lointains de la mer,
Ces voix d'un lys qui saigne
Parmi le triste orgueil d'un profond jardin fier
De son ombre hautaine et de fruits trop étranges,

Ces voix d'un lys brisé sous la houle qui baigne
La plage et la détresse déserte de mon âme,
Ces voix sont celles qui proclament
Au loin l'ardeur confuse de meilleurs soirs
De triomphe noble et d'extase
Par delà les houles et la mer
Qu'un soleil faux de mauvaises lueurs embrase!

Si loin sera la Basilique de mystère
Au porche d'ombre bleue et de candide accueil
Où dès le seuil
Je me prosternerai vers l'autel de mystère
Et vers cette ombre sacerdotale
D'où s'ouvriront mes yeux à la clarté totale
Du symbole définitif et du mystère.

Oh, tous les vains jeux
Toutes les voluptés des orgueils de la terre
Qu'est-ce au prix de ce voyage hazardeux
Où mes guides seront les séraphins et les archanges
De leur sourire pâle et de leurs voix étranges
Sur l'océan sans fin et par les pays de la terre
Jusqu'au seuil de la Basilique dont la gloire s'éblouit

De rayons où mourra dans le rêve le mystère
Comme est morte à l'aube souriante la nuit ?
De toutes les lueurs de mon ivresse ancienne
Et de la vanité de mes rêves,
De ma vie au milieu des jardins et des grèves
En l'île des plaisirs futiles qui fut mienne,
De tout, ô Dieu, je fais déjà l'offrande,
L'hommage véritable et la complète offrande
A la candeur sincère en qui tous nos vœux tendent
Du lys d'amour divin qui nous purifiera.
Et pour moi parvenu des lointains d'une joie
Mauvaise éperduement par l'âpre et longue voie
Le vantail de la Basilique s'ouvrira
Où se doit exalter enfin mon âme entière
Vers l'espoir révélé de la pleine lumière.

Je suis parti,

Je suis parti dans les tempêtes et les houles
Dans les tourbillons fous des vagues et du vent
O navire perdu sous la trombe qui roule
Et broie en paquets d'eau des nuages crevant
De pierres et de sable et de lanières d'algues,
J'ai subi la rumeur furieuse des vagues,
L'assaut lourd des crépuscules d'horizons,
Mais toujours à la proue et debout dans ma foi
Serein je regardais au lointain devant moi
Par delà les noires brumes de l'horizon
En vain épaisses, en vain telles ; mes yeux clos
Voyaient sourire au fond tempêtueux des flots
La vallée évangélique
D'où pur je gravirai lent et vêtu de lin
Au porche radieux qu'ouvre au roc sybillin
La merveilleuse Basilique.

Et ce furent tant d'aurores, de couchants
Tant de jours et de nuits par des vallons tragiques
Et le rire odieux des villes et des champs,
Les leurres des chemins,
Les embûches des fleurs, les traîtrises des mains
Caresseuses et nostalgiques;
Et je vous ai tant vus hommes enfin dans vos villes
Que j'ai su que les bêtes qui rôdent
Mufle en terre ou qui rampent sont moins viles
Que vous dresseurs au ciel des dieux de vos cités,
Idoles qui sont vous-mêmes, hâves, cruelles,
Tortueuses déités sur d'obscènes ruelles.
Longtemps j'ai mieux aimé
Les glaciers froids et clairs où j'ai pensé périr
A peine respirant encore, inanimé,
Ou ces déserts avec leurs rafales de sable
Qui m'aveuglaient et dont le fouet me faisait fuir
Tout droit toujours et vers le rêve insaisissable
De la Basilique de mon rêve.

O vous qui vîntes me saluer au bord des grèves,
Rois chevaucheurs qui eûtes foi
En mes songes, en mes espérances, en moi :
Par moi vous avez connu la misère d'errer
Sans trêve au milieu d'hommes pervers et des destins
Cruels, crépuscules de souffrances et matins
De souffrances toujours, et plus dures, plus dures
Encor plus dures les souffrances vaines d'errer
Par les menaces d'hommes pervers en aventures
Insidieuses et louches
Par les mornes cités qui se lèvent farouches
En armes tout à coup et voraces,
Ou par les bois d'horreur où dort l'onde vorace
Gouffre de mort que tant de fleurs parent d'un rire
Que l'âme forte et lasse s'y laisse séduire,
Et tous deux, rois que mon destin triste asservit,
Le gouffre ouvert parmi des fleurs vous a surpris.

Par les bois

Hélas j'ouïs le soir pleurer vos voix
Qui montaient parmi la voix lente des roseaux
Dans la brise qui rit sous la torpeur des eaux
Où sur vous pèse la brume crépusculaire
Spectres errant la nuit quand la lune l'éclaire.

En la forêt nocturne encore ce fut Toi
Toi seule enfin qui fus cette Lumière,
Dans la nuit des taillis, Toi la présence fière
De quelqu'un de meilleur et du destin :
Et j'ai vu la lumière du geste de ta main
Vers moi,
O Toi qui m'as souri je suis venu vers Toi
Et j'ai cueilli le lys pour Toi sous la nuit calme
Et maintenant mon âme interroge ton âme.

Je t'ai dit mon passé, mon songe, mes espoirs
Mes rêves du matin expirés dans le soir
Mon héroïque ardeur vers des gloires candides
Que tant les jours vécus étouffent de sanglots.
Vivrai-je encore ? à quoi bon vivre ?
Mon Rêve meurt que mon rêve éperdu de suivre
A partout pourchassé, plaine, montagne ou flots

En furie ou plus doucement captieux,
Si bien enfin que vieux, chargé de rides
Et las des mers, des champs, des villes et des dieux,
Mon rêve a blasphémé tous ses rêves candides
Et sanglotant expirerait de ses sanglots.

Mais voici que l'appelle encor ton rire, ô Leurre,
Et vers ton rire d'or ingénu il accourt :
Parle, que lui veux-tu ? Son front est las et lourd,
Et comment voudrait-il encore (ô Rêve, pleure)
Comment encore pourrait-il vouloir l'amour ?
L'espoir a trop déçu son effort et sa force
Et tant montré ta face à ses vœux qu'elle leurre.

Quel astre encor ton doigt montre-t-il à ce Rêve
Qui se blottit en Toi loin des chocs et des rêves :
Il ne peut guère aimer ni craindre âme sans force
Sinon pour expirer tout l'espoir et le rêve
En l'oubli de ces bras que tu lui tends, ô Leurre.

La nuit meurt et tes yeux s'illuminent de l'aube,
C'est le jour et l'espoir encore et tout l'orgueil,
La gloire du Songe s'attendrit dans ton œil

D'où le nocturne ennui de souffrir se dérobe :
Je veux tenter la même aventure pour Toi
De qui le geste clair a dissipé l'effroi
De mon âme, nuit close où fraîche a souri l'aube.

Et me voici surgi vers Toi vêtu d'espoir,
Quelle gloire plus grande est celle que tu rêves ?
Quels frissons de lauriers, de buccins et de glaives
T'offrirai-je en trophée à mon retour ce soir ?

LA MORT DE L'ANGOISSE

Le silence de la lune
Meurt sur l'inquiète vallée,
Dans le ciel pâle l'une après l'une
Les lueurs d'astres s'évanouissent,
Des frissons courent le bois et la vallée,
Les buissons bruissent,
Un cri soudain d'oiseau trille en l'air virginal,
Et l'aube se sent naître
Où déjà tant de clartés tristes de naître
Pleurent sous les brumes du lac au fond du val.
Heure vaporeuse et mauvaise
Quel naîtra l'avenir de tous ces jeux,
Ténèbre qui du faix des malaises nocturnes
T'attardes au détour des routes taciturnes,
Partout encore pèse (ô tourments orageux)
L'horreur lourde des nuits de lune où rien n'apaise
La tourmente effarante et mauvaise

Ni le rude sursaut de ces jeux orageux :
Quel jour de l'aube naîtra et de l'aurore ?
Un jour chanteur d'espoir en fête et de triomphe,
Ou, jours anciens issus des vieilles nuits du monde,
Du deuil de leur oubli renaîtrez-vous encore ?

La lune est nulle enfin dans le ciel qui s'éveille,
En des sanglots l'azur s'affirme et s'attendrit,
Le matin frêle et nu palpite et se sourit
D'ouvrir au jour ta fleur d'arôme, Soleil.
La forêt s'émeut et se fait bonne,
Voici les sentiers doux aux pieds de l'Egaré ;
Le lac frissonne et s'offre en sa berge fleurie
Où s'attiédir les yeux brûlés d'avoir pleuré
Et boire avec l'eau fraîche un peu de fière vie ;
Les ronces des taillis se muent en mousses douces.

Celle dont il comprit les jeux d'ombre et le geste
S'est fondue en la mort de l'ombre et n'est plus là.
Qu'importe, si l'orgueil de tant d'espoir lui reste
Si sa fierté qui morne en la nuit chancela
Au pur soleil d'un nouveau jour s'atteste
Plus noble ! ayant vaincu le doute en la foi douce
D'Une dont il rêva les yeux d'ombre et le geste !

L'ÉPIPHANIE

LA PROPICE RENCONTRE

Voici l'aube propice et le divin matin
Sourire à l'Esseulé de la forêt mauvaise,
L'âpre et longue rumeur des nuits lourdes s'apaise,
Le chant clair du soleil s'éveille au ciel lointain.

Au frais parfum nouveau de la sauge et du thym
Son âme s'éblouit et la brise qui baise
La mer céruléenne au pied de la falaise
A refleuri d'espoir l'orgueil de son destin.

Il sent renaître en lui la gloire de la Joie
Et l'ardeur de son rêve héroïque flamboie
Telle la fête en feu de ce matin vermeil,

Et bientôt ses yeux voient à l'horizon très calmes
Au pas de leurs chevaux et lui tendant leurs palmes
Les Rois qu'il a crus morts marcher dans le soleil.

L'ESPOIR AGONISE EN L'AMOUR

Nous venons vers Toi de tout le sourire du matin
Où l'embûche des soirs s'annule au ciel lointain;

Nous venons vers Toi du fond des terreurs nocturnes
Où râla l'Espoir comme l'Ennemi rompu,
Où l'Espoir expira de sanglots taciturnes.

Les ronces hérissaient leurs dents âpres d'ennui,
Les frissons de l'horreur angoissaient le silence,
Tant de nuits opprimaient les affres de la nuit :
Par la morne vallée,
O nuit de toutes les nuits de notre espoir,
Agonisant espoir de la lutte d'un soir
D'ardeur farouche dans notre âme exilée
Des palais bienheureux vers d'autres soirs!
Nul, palais princiers des premières nonchalances
Sous vos lambris chanteurs n'est mort de son silence

S'il eût une âme saine et sereine d'espoir.
La lutte tragique en les tragiques soirs
Est dure et rude à l'âme tendre, son silence
Saigne aux nocturnes cris des assauts et des armes,
Elle saigne de blessures sous l'horreur de la nuit
Trop lourde et les frissons d'insidieux vacarmes
A peine s'essorant aux silences d'ennui
Lourds et troplourds d'horreur et frissonnants et lourds.
O la lutte nocturne est rude aux âmes tendres
Aux âmes par l'espoir des palais exilées
Que l'aventure d'une nuit de toutes les nuits de leur espoir
A travers tant de ronces et de ronces fait descendre
Qu'en la morne vallée
L'Espoir agonise de l'angoisse d'un soir.
Tant d'ennuis et de nuits en l'affre d'une nuit,
Tant d'angoisses de deuils aux frissons du silence!

Mais ô notre âme! tu restes forte
De toute la ferveur de toute l'espérance,
Malgré la lourde horreur d'un tel ennui
O notre âme que l'Espoir réconforte,

Les armes des assauts de la nuit sont sans force,

Les embûches de la Mort sont sans pouvoir et vaines,
A cause, ô Toi notre Ame, de toute la force
De ton espoir en tout l'Espoir,
La nuit ne fit assaut que d'armes vaines,
Les embûches de la mort l'ont trahie et sont vaines,
La nuit et la mort sont sans force.

Accueille cette palme que nous cueillîmes pour Toi,
Roi qui sais la souffrance et enseignas d'aimer.
Le matin doux d'espoir s'offrit à ranimer
Notre âme raffermie et confiante en Toi.

O clair éveil du chant de l'aube
Quel brillait en l'azur ton sourire, Soleil !
Toute ténèbre est morte où la nuit se dérobe,
L'âme renaît légère au ciel qui la réveille.

L'azur vert appâli d'une opale
Jouait tendre en des caresses de lumière,
Le matin rayonnait d'espoir sur la clairière
Au bord du bois d'où fuit la brume sépulchrale.

Nos pas suivaient le regard pâle de l'opale
Qui tendre s'imposait en caresses de lumière
Jusqu'au fond même de cette clairière
D'où lente s'éludait la brume sépulchrale.

Nous voici près de Toi sur qui brilla l'opale
En ses rayons pâlis et sa fraîche lumière,
Héros de notre espoir vainqueur en la clairière
Des affres de la Mort et des nuits sépulchrales.

Tu désignes l'Espoir et tu dis la Parole
Par où vaincre les maux et les haines frivoles,
Et là dans l'Orient des douceurs fatidiques
Scintille l'astre sûr promis à notre foi.

O Roi,
Nulle nuit n'a dompté l'espoir aux âmes pures
Qui saluent avec Toi l'aube nouvelle et sûre
Des jours d'un rêve saint et de l'amour paisible.

Vers l'horizon promis de clartés virginales
Le rêve qui nous guide et l'étoile ductrice
Etaient selon notre âme même où s'attendrissent
Les rayons invaincus des douceurs matinales.

Nos yeux voient s'ériger sur le mont souverain
Le sanctuaire pur d'où vibrera le Verbe
Par qui l'astuce vile et la folle superbe
S'assoupliront en chants candides et sereins :

C'est le Temple de la Joie
Que notre âme a trouvée après son âpre voie,
(Nuages de cinname et de myrrhe et de nard).
Et nos baisers de rois vieillards tremblent de joie
Au pied nu de l'Enfant qui sera Dieu plus tard.

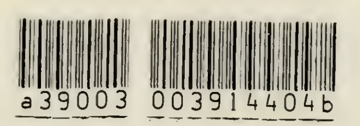
ACHEVÉ D'IMPRIMER

le 18 mars 1894

SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE VOSGIENNE

9, rue de la Calandre, 9

ÉPINAL


a39003 003914404b